

Anne Givaudan

*La rupture
de
contrat*

ÉDITIONS S.O.I.S.

Sommaire

| | |
|--|-----|
| <i>Prologue</i> | 11 |
| John Smith | 13 |
| Élisabeth | 37 |
| La solitude d'Arthur W. | 61 |
| Les trois adolescents | 87 |
| Carole | 89 |
| Timmy le Métissé | 107 |
| Frank le Rebelle | 127 |
| Amir: l'attentat-suicide. | 143 |
| Comment aider la personne qui s'est suicidée? | 163 |
| Dossier | 169 |

Il y a des jours où le soleil brille et où le ciel est serein. Ces jours-là nous avons la profonde conviction que nous sommes les maîtres de notre vie et de notre Destin. Ces jours-là tout va bien !

Et puis il y a les « heures sombres », celles où rien ne va plus, où nous sommes submergés par des vagues extérieures et intérieures de mal-être telles que nous sommes comme des noyés en sursis. Des heures où, quoi que nous fassions, nous avons l'intime conviction que nous ne dirigeons plus rien. Dans ces moments-là, nous sommes persuadés que la Vie nous joue des tours et que le scénario n'a pas été écrit pour nous... Alors, nous n'avons plus qu'une idée en tête : fuir ce malheur qui nous poursuit, fuir comme un fugitif qui veut s'échapper de sa condition de prisonnier, fuir de la terre, fuir de la Vie... mais, dans notre désespoir, nous avons perdu de vue que la Vie contient en elle l'Essence même de l'Existence et que Jamais elle ne finit.

Aujourd'hui et dans ce livre, ce n'est pas des jours heureux mais de ces « heures sombres » que je voudrais vous parler et surtout de tous ceux qui, après un passage sur terre qu'ils ont vécu comme un désespoir sans fin, ont voulu témoigner, de leur vie, de leur après-vie et parfois de leurs nouvelles vies.

Ces témoignages sont précieux car ils nous concernent tous, que nous soyons contre ou pour le suicide ou même sans avis sur le sujet, que nous soyons à tendance suicidaire ou simplement désireux de comprendre, nous sommes tous impliqués.

De près ou de loin, qui n'a connu des moments si désespérants que l'on songe à quitter la terre, qui n'a connu un proche qui a voulu se suicider ou l'a fait ?

Ma façon de rentrer en contact avec ces Êtres qui ont accepté de participer à ce livre est toujours la même :

Lorsque le sujet du livre m'est donné par l'Être de Lumière qui conseille mon « travail », il connaît déjà les personnes susceptibles de me rencontrer sur les plans de l'âme. C'est ainsi que tous ces êtres, que vous retrouverez au fil de la lecture, ont partagé leur expérience avec beaucoup d'Amour car il n'est pas facile de raconter les passages les plus douloureux de l'existence, de se les remémorer, sans avoir beaucoup d'amour à offrir.

John Smith

« QUAND L'ORDRE ÉTABLI VOUS COMMANDE DE FAIRE
CE QUE LA MORALE RÉPROUVE, IL FAUT SAVOIR DIRE NON. »

— Enseignement des étoiles.

Lorsque j'ai rencontré dans les mondes de l'âme ce grand gaillard blond aux yeux clairs, je savais déjà qu'il se présentait à moi sous l'apparence qui était la sienne dans l'incarnation dont il voulait me parler.

« Je m'appelle John Smith, un nom tellement banal dans mon pays que c'est un peu comme si j'étais né incognito. "Un monsieur tout le monde" qui ne fait que passer dans la vie et que personne ne remarque, tant il est anodin. »

Le décor est posé et je n'aurai pas souvent besoin d'intervenir car il sait parfaitement où il veut en venir.

« C'est bien moi, ou du moins c'était bien moi, ce personnage sans odeur et sans saveur, né "par hasard" de parents qui ne savaient vraiment pas quoi faire de moi.

J'ai grandi comme ça, parce qu'il faut bien grandir, sans savoir ce que je faisais là ni ce que la vie voulait de moi.

À quinze ans, ma mère n'était déjà presque plus présente. Pour moi, elle était devenue "folle" parce que mon père, un homme violent, buvait et la battait sans que l'on sache pourquoi. D'ailleurs leurs histoires ne m'intéressaient pas, j'avais assez à faire avec moi-même et personne n'avait assez de temps pour s'occuper de moi... sauf les policiers qui régulièrement m'attrapaient et me gardaient pour des vols sans importance.

Bref, le monde ne s'intéressait pas à moi et je le lui rendais bien.

Un jour ma mère ne revint plus et mon père ne m'en parla plus jamais.

L'ombre et le mystère qui planaient sur son absence me la rendaient plus accessible. Je pouvais enfin imaginer qu'elle n'était pas partie parce qu'elle ne nous aimait plus mais parce qu'elle souffrait trop et cette vision contribuait à me donner un peu de paix.

Avec mon père, nous vivions dans une espèce de grande caravane que je nettoyait une fois par mois, quand le sol jonché de cadavres de bouteilles et de boîtes de conserve vides nous rendait toute avance difficile. »

John s'arrête quelques instants et me regarde. Son regard d'un bleu transparent me va droit au cœur. Je sais qu'il ne raconte pas ces détails pour apitoyer qui que ce soit, mais pour planter le décor de ce qui va suivre et il a à cœur de voir si je le comprends.

Sur ces plans de l'âme un simple regard suffit pour que l'on sache ce que l'« autre » perçoit.

John, rassuré sur ce fait, poursuit :

« ... et puis, un jour, j'ai cru que ma vie allait changer, j'ai vraiment cru ces deux hommes lorsque, sur le parking d'un grand magasin où je regardais quel coffre de voiture

je pourrais bien forcer, ils sont venus vers moi. Ils étaient beaux, ces deux-là avec leur costume militaire de je ne sais trop quelle compagnie. Ils m'impressionnaient terriblement.

Ils ont parlé avec des mots que je pouvais comprendre et ce que j'en ai retenu, c'est qu'il suffisait de pas-grand-chose pour sortir de cette "chienne de vie" qui était la mienne.

J'ai compris que j'aurais comme une vraie famille et des parrains et marraines qui s'occuperaient de moi, que je gagnerais des sous, que je serais logé et nourri.

Ils m'ont donné une adresse où je pouvais les retrouver si je me décidais et bien sûr je n'ai pas hésité. Je n'avais vraiment rien à perdre.

J'ai dit "oui" et dès cet instant tout s'est passé très vite : On m'a fait signer plusieurs papiers puis, des instructeurs sont venus pour m'emmener avec eux. J'étais fier et j'aurais fait n'importe quoi pour ces hommes qui enfin s'intéressaient à moi. J'ai suivi des entraînements et dans les combats je n'étais pas le dernier. C'était ma revanche sur la vie et elle allait voir de quoi j'étais capable... elle et tous ces humains que je n'intéressais pas.

Je n'avais à l'époque aucune estime de moi et les seuls mots qui avaient bercé mon enfance étaient :

"Ôte-toi de là !", "t'est nul !", "pauvre gars !", "t'y arriveras jamais !".

Là, au moins, on m'estimait, on me disait que j'allais y arriver. Les instructeurs étaient rudes, mais j'avais confiance en eux et, naïvement, sous ma carapace de dur, je pensais qu'ils m'aimaient.

Je ne me rendais pas compte que j'étais comme une pâte à modeler que l'on pouvait former et déformer à loisir

avec simplement quelques mots et quelques tapes amicales dans le dos.

Mon vide affectif était tel que j'absorbais comme une éponge tout ce qui m'était dit, sans le moindre discernement.

C'était le moment de la guerre au Vietnam et pour moi, le Vietnam ou ailleurs, c'était du pareil au même. Je ne savais qu'une chose, je voulais me battre et, en moi, je sentais cette envie de tenir une arme pour de vrai, d'être enfin le plus fort.

Je me souviens encore des paroles de nos instructeurs :

“Là où vous allez, ne laissez rien derrière vous. Vous ne connaissez pas les « Jaunes », ils sont comme de la vermine, si vous en laissez un, il se multipliera et c'est votre pays qui mourra.

Les « Jaunes » sont violents et sadiques et s'ils vous font prisonniers, ils ont des tortures terribles. N'ayez aucune pitié pour eux, ni pour les soldats ni pour la population. Ils n'ont pas d'âme et si vous ne les exterminatez pas, ils vous extermineront non sans vous avoir fait souffrir.”

C'était vraiment un discours sans aucune nuance mais compréhensible par nos cerveaux embrumés et souvent imprégnés d'alcool.

Les autres étaient comme moi, des pauvres types en mal de reconnaissance et d'amour et prêts à tuer pour avoir la sensation d'exister.

Alors, nous proposer de nous battre pour que tout un pays nous reconnaisse, on n'allait pas cracher dessus !

Ce discours-là je l'ai entendu bien des fois depuis ce jour. Là-bas, au Vietnam, il nous était répété tous les jours, plusieurs fois par jour et il s'accompagnait avant les combats de fortes doses d'alcool et de drogues diverses qui nous donnaient la sensation d'être invincibles.

Je défie n'importe qui de résister à un tel lavage de cerveau.

Maintenant, suis-moi, dit-il en s'adressant à moi, je préfère que tu regardes ce qui s'est passé comme je l'ai vécu... »

J'acquiesce et, instantanément avec John, nous nous retrouvons dans une salle aux murs blancs opaques. Je connais ce genre de lieu qui, semblable à une salle de cinéma, va nous englober et nous restituer les moments les plus intenses de la vie de John.

Deux fauteuils confortables nous attendent et nous prenons place dans cet espace hors du temps, attentifs à ce que sa mémoire va bien vouloir me révéler.

Projetée dans le corps d'un soldat proche de John, je regarde.

J'ai chaud et d'un revers de la manche, je chasse ces insectes qui tournent autour de moi, attirés par mon odeur et la sueur qui dégouline depuis des heures dans mon dos et sur mon visage. Je capte les pensées sans suite de cette personne qui me prête involontairement son corps et ses yeux pour quelque temps.

Le paysage pourrait être beau si ce n'est les circonstances mais cette « putain » de rizière pleine de bestioles qui piquent et nous donnent la fièvre gâche tout. Vivement le retour au pays !

« John, t'en as pas marre de cette foutue guerre dans ce pays qu'on ne connaît pas ?

— La ferme, fiche-moi la paix et marche, c'est pas le moment d'être distrait par des pensées. On va arriver au village qu'on nous a indiqué.

— J'ai tellement tué que j'ai plus de haine dans le cœur, j'ai plus le goût.

— Arrête et oublie pas ça, c'est toi ou eux, y a pas le choix. »

Trois ou quatre hommes nous accompagnent et nous entendons bientôt les cris des enfants qui, guerre ou pas, s'amuse dans les rizières d'un vert tendre, si tendre que l'on pourrait croire que la paix existe au moins là en cet instant.

De petites maisons en bois apparaissent au loin et le bruit de nos bottes ou de nos pataugas dans l'eau des rizières a dû être capté par quelques oreilles expertes car un silence pesant, opaque, règne soudain. Plus rien, même les oiseaux se sont arrêtés de chanter.

Nous avançons en silence, de ce silence lourd comme la mort. John a un appareil pour communiquer avec ses chefs, quand ça veut bien marcher, il me le passe car il veut avoir les mains libres ou du moins occupées uniquement par ses armes, un revolver et un coutelas comme nous tous. On s'arrête pour prendre une rasade d'alcool...

Je me sens mieux, moins de questions dans ma tête et plus de force dans mon corps. Le liquide brûlant fait son effet et gomme les scrupules, s'il en reste encore.

On a l'habitude de rentrer comme ça dans les villages, on tue, on viole, on brûle et puis c'est fini, on n'en reparle plus jamais. Ça, c'est les consignes et on les respecte sinon c'est l'exclusion, et c'est comme la mort pour nous.

Au début on nous avait dit que les villageois étaient tous armés et puis on a bien vu que ce n'était pas vrai mais on a continué de la même façon.

J'arrive au village, si petit, c'est dérisoire, mais je n'ai pas le temps de me poser de questions, un cri monte, brutal et soudain :

« Retourne-toi et frappe ! » hurle John.

Derrière moi, un jeune adolescent asiatique, un outil semblable à une serpe, à la main, s'apprête à me frapper. Je frappe, sans regarder, sans réfléchir, c'est lui ou moi.

« Vite tué celui-là, au moins, il ne souffrira plus... » est la seule pensée que l'homme que j'habite momentanément semble capable d'émettre.

Je sais, à travers lui, que les autres habitants du village se cachent, qu'ils ont peur et que lui ferait presque durer le plaisir, tel un acteur qui soigne son entrée en scène... non pas qu'il soit plus mauvais que la plupart des humains mais parce que juste dans ces moments-là, il se sent tellement puissant et maître de la vie et de la mort, qu'une sorte d'ivresse l'envahit et le porte.

Ces soldats ivres sont, pour un instant à l'égal des dieux, ou du moins le croient-ils devant ces êtres démunis et terrorisés dont la vie ne dépend plus que d'eux.

Je continue à voir et à ressentir, par personne interposée, la suite de ce désastreux moment de vie.

Nous poussons les portes avec le pied et nous regardons.

Là, dans un coin, comme des animaux apeurés, des femmes et des enfants sont blottis les uns contre les autres.

« Y a du butin dans cette maison ! » clame l'un de nous. On sait ce que ça veut dire. Ceux qui sont là vont servir à assouvir nos instincts les plus animaux puis on les éliminera, c'est tout !

Mais ce matin-là, John n'en peut plus, sans savoir exactement pourquoi, il en a assez lui aussi. Et c'est mécaniquement qu'il viole encore une fois et tue... peut-être pour ne pas faiblir devant les autres.

« Foutue guerre, donne-moi la gourde, j'ai soif. »

L'alcool mélangé à quelque drogue fait son effet d'anesthésiant et avec John et les autres, je laisse le village et les morts derrière nous.

Nous ne parlons pas, même nos plaisanteries habituelles, sales et grivoises ne viennent pas. Rien, le silence le plus absolu règne en nous et autour de nous et personne n'ose le rompre. Personne ? Non, pas tout à fait, la boîte qui nous relie à notre monde civilisé fait entendre le grincement caractéristique d'une communication en route.

Notre petite équipe s'arrête, on s'installe pour écouter et ce qu'on entend nous laisse blêmes :

« À toutes les équipes, l'ordre est donné de rentrer au camp. Nous rentrons au pays ! la guerre est finie. Cessez tout combat. »

Nous sommes anéantis, la voix joyeuse dans l'appareil ajoute encore à notre souffrance. Pas besoin de se parler pour savoir ce que nous ressentons tous :

« Ce dernier village, c'était inutile ! »

Le mot est lancé comme une interrogation par un grand gaillard blond qui s'écroule en pleurant. Le sentiment de la tuerie inutile nous habite tous et John ne sait comment récupérer ça car il est atteint du même mal que nous tous.

« Bravo les mecs, on a gagné la guerre, vous pouvez être fiers de vous, on est des héros. »

John en disant ces mots essaie de se convaincre lui aussi que tout est OK mais nous savons que personne n'y croit.

Moi, j'ai envie de vomir... ce qui me fait immédiatement sortir du corps que j'habitais momentanément.

Je suis à nouveau dans le fauteuil de la salle des Lectures de Vie et John me regarde avec intensité. Il baisse les yeux, comme pour mieux penser, et sa voix

résonne en moi semblable à un écho lointain qui couvre le bruit des avions de guerre qui rentrent au pays.

« Au retour, j'ai vraiment cru que cette fois j'allais pouvoir vivre une vie à peu près ordinaire sans savoir encore que le pire était à venir. Ce pire, je l'ai vécu et je ne le souhaite à personne, quoi qu'il ait pu faire...

Dans l'avion du retour, j'essayais de faire des projets. C'était la première fois de ma vie que je pouvais penser à un avenir. J'avais de la chance, moi par rapport à tous ceux qui revenaient invalides. Moi, en apparence, j'étais sain et sauf.

Je me disais qu'avec l'argent qu'on allait me donner, j'achèterais un terrain dans un coin perdu pour construire un abri, quelque chose à moi, enfin. C'étaient des projets simples, je n'étais pas capable d'envisager plus que cela.

Les premiers jours se sont bien passés dans l'euphorie du retour. Personne ne m'attendait, mais les gens étaient contents et nous étions, pour certains d'entre eux, comme des héros et puis un soir tout a basculé à nouveau. »

Je suis une nouvelle fois entourée par une scène de la vie de John.

Le décor est planté dans une rue anodine de grande ville, comme beaucoup de villes américaines. C'est le soir, l'air est doux et deux types discutent sur le pas d'une porte d'un bloc de maisons sans caractéristiques, semblable à toutes les autres entrées des maisons de la rue.

« Allez John, on va boire un coup à la victoire ! »

Je reconnais l'un de ceux qui accompagnaient John lors de l'épisode sordide du village.

« OK ! de toute façon je n'ai rien d'autre à faire, on y va. »

Les deux hommes, en jeans et chemise à carreaux, semblent deux caricatures de film de western. Ils sont minces et blonds, avec leurs larges épaules, leurs airs de baroudeurs et leurs regards d'un bleu transparent, ils ne manquent pas d'allure.

Dans une ruelle étroite, une pancarte mal peinte indique un bar à filles. C'est vers cet endroit que se dirigent les deux hommes. L'accueil est chaleureux et ils semblent bien connus des habitués des lieux.

Après quelques verres, l'ambiance et le ton montent. Les rires fusent et les filles se font plus pressantes. John entoure l'une d'elles, une grande rousse légèrement vêtue, de l'un de ses bras sur lequel j'aperçois un tatouage en forme d'aigle.

Je n'entends pas les conversations, c'est d'ailleurs sans importance car très vite la femme rousse entraîne John vers l'escalier, invitation non dissimulée vers les chambres.

John monte sans peine, ce ne sont pas quelques verres d'alcool qui lui font peur et tandis que la fille commence à se déshabiller, il reste quelques secondes sur le pas de la porte.

« Bizarre ! ce soir, je manque de souffle... » constate-t-il.

Il s'assoit sur le lit tandis que sa compagne d'un soir s'allonge dans une pause suggestive et langoureuse.

C'est alors que dans le cerveau embrumé de John un claquement se fait entendre, il regarde la femme qui change de visage, il regarde encore... Sans trop y croire.

« Nom d'une pipe ! je deviens fou... »

Il voit la femme, mais ce n'est plus elle, la grande rousse qui est là allongée... À sa place, un visage de femme asiatique prend place. La femme asiatique sourit

puis le visage peu à peu se déforme, grimace et semble hurler sous l'emprise d'une peur intense.

John n'en peut plus, il entend les cris, il voit cette femme qui souffre, il part, il doit fuir, il ne comprend pas ce qui lui arrive.

« Qu'est-ce qui s'est passé ? T'as vu ta tête ? on croirait que t'as vu un fantôme... »

Son ami est là, dehors avec lui et essaie de comprendre pourquoi John s'est enfui en courant, l'air paniqué.

« Je sais pas, je dois être malade. La malaria, sans doute... »

John n'a pas de fièvre et la vie reprend son cours pour quelques jours comme si rien ne s'était passé et puis, à nouveau et avec plus d'intensité, les visions de cauchemar reprennent... De plus en plus violentes, n'importe où et sans même avoir bu.

Un matin, John regarde des enfants jouer dans un parc. Cette vision paisible de la Vie qui continue l'apaise un peu et il sourit. Il en oublie quelques instants sa propre histoire, lorsqu'il voit arriver vers lui un bambin blond et rose qui lui tend les bras...

Heureux devant cet enfant confiant, il sent en lui une sensation de chaud et de doux qui l'habite.

« Et si c'était ça que certains appellent tendresse ! » Mais ce dialogue intérieur s'interrompt soudain car, en quelques secondes, les contours du visage de la petite tête blonde, maintenant toute proche de lui, deviennent plus flous et peu à peu se dessine en superposition le visage au teint mat, aux cheveux noirs et raides et aux yeux en amande d'un petit asiatique. Le jeune garçon aux yeux bridés est là devant John qui semble paralysé par cette vision. Il regarde intensément l'homme.

« Pourquoi tu m'as tué ? Méchant ! Méchant ! »

John entend ces mots qui résonnent dans son cerveau malade tandis que la terreur envahit le visage de l'enfant qui grimace et hurle. Le cri est bestial, terrible, difficile à soutenir, le regard sans colère de l'enfant est infiniment douloureux, insoutenable lui aussi. John s'enfuit hébété, l'air hagard.

Sa vie devient vite un enfer, il ne dort plus, ne mange plus, ne sort plus. Chaque personne qu'il rencontre se transforme en visage torturé, grimaçant de souffrance, extériorisation tangible de tous ces morts qu'il croyait pouvoir oublier.

Psychiatres, médecins de l'armée, rien n'y fait. La douleur et l'enfer l'habitent comme jamais il ne l'aurait cru. Aucun médicament ne peut le faire dormir et si, par hasard, il sombre dans le sommeil, les réveils sont tellement douloureux que lui, le grand gaillard au physique d'athlète, s'écroule en pleurant.

Ce ne sont pas les regrets ou les remords qui le font pleurer mais l'épuisement. Un épuisement tel qu'il ne peut plus penser et que la seule idée qui l'habite encore, c'est de fuir cette vie qui ne veut plus de lui.

John est mort, il s'est tué d'une balle de revolver dans la tête, après une autre vision d'enfer qu'il ne pouvait plus supporter. « La goutte qui fait déborder le vase » diront certains... Pas de discours à son enterrement, seuls trois amis de son contingent sont là pour l'accompagner ce dernier bout de chemin.

La vision cesse et je regarde John qui tente de m'expliquer la suite :

« Je pensais que mettre fin à ma vie était la seule solution, sans savoir combien j'étais loin de la réalité.

Mort, je l'étais, mais pour moi, rien ne changeait, juste une pause dans un Rien que j'imaginai tel puis, à nouveau, je recréais mon enfer. J'étais cerné de morts, de souffrances et de visages qui me scrutaient sans rien me dire jusqu'au moment où épuisé, vidé de tout, je tombai à genoux en suppliant que quelqu'un me dise que faire pour réparer tout ce gâchis.

Aucune réponse ne me fut donnée, alors devant ce vide immense, pour la première fois, j'ai prié sans savoir que je priais.

J'ai demandé de toutes mes forces qu'un peu de paix arrive enfin. Je ne la voulais même plus pour moi, cette paix, mais pour eux, pour tous ces visages qui me poursuivaient de leur souffrance.

C'est alors qu'au fond de moi, quelque chose d'inconnu, comme un peu de chaleur, commença à grandir et à croître.

C'est alors que, dans le vide le plus absolu qui m'habitait, j'ai ressenti tout ce que ces visages venaient me dire. Une communication subtile s'établissait enfin et je n'avais pas envie de la fuir.

J'acceptai ce dialogue sans mots, fait de sensations et j'éprouvai en moi, non pas dans le corps que je n'avais plus mais dans mon âme, toute la souffrance du monde, toute la souffrance des guerres, toutes les monstruosité sans raison que l'on fait vivre ou que l'on vit.

Je souffrais, mais cette fois, enfin, je comprenais cette souffrance, non pas avec ma tête mais avec mon cœur, le grand absent de mon histoire terrestre.

Personne ne me punissait, j'étais seul avec moi-même et vide de toute colère.